

## 1

Alizé, à la fin de l'automne, voit descendre de l'autobus venu de l'aéroport de Nice par l'autoroute, un homme échevelé, attifé d'une chemise échancrée, d'un certain âge. Personne ne l'accueille, mais avec son corps d'athlète de compétition, il n'a pas de mal à rassembler tout son attirail près du portail. Il semble peu amène, bien qu'il chantonne. Fiévreuse, à cause d'une angine et d'une crise d'arthrose traitée par acupuncture, elle appréhende ce voisinage, car c'est avec grand bruit que l'homme s'active au transbordement de ses affaires sur l'avenue. Énervée d'être interrompue dans sa tâche de traductrice, elle se lève, ouvre la fenêtre et, au lieu de répondre au geste amical qu'il lui adresse, elle fait claquer les volets et s'alite. Sans s'en soucier, plutôt sympathique, il joue à l'éclipse entre deux vols d'alouettes, puis disparaît derrière les grilles de sa propriété.

Ce n'est qu'au printemps qu'elle tentera de déclencher une approche. Quand un orage d'apocalypse ébranche les platanes et plonge le quartier périphérique dans l'obscurité, l'auvent et une partie des poutres de la charpente qu'Aubier a rénovées s'effondrent et c'est l'ébranlement. De sa cachette, Alizé aperçoit sa silhouette en contre-jour. Il est affligé, transi de froid. Il s'appuie contre l'aulne et reste pantois. Une tige de fer a failli l'éborgner. Ahuri devant ce travail anéanti, il se dit : « Qu'est-il arrivé, quelle calamité ! Il va falloir se retaper la corvée de l'échafaudage, la pose des étais, faire venir un charpentier... ». Ce constat provoque en lui une perte d'énergie ; aussi, affublée de sa veste d'astrakan sans élégance mais très ample et chaude, Alizé se sert d'une accalmie comme échappatoire.

Elle amorce la rencontre en éclaircur en se fiant aux bons auspices de l'arc-en-ciel. Erreur de calcul ! Plaque de boue dans la charmille, elle trébuche et tombe. Une écharde plantée dans la main, elle ne peut se relever. Prenant l'avantage, il arbore une attitude aimable, vient à sa rescousse et l'aide à se redresser. Pour le charmer, le voyant trempé, elle lui dit sans ambages de le suivre pour se mettre à l'abri, que ça ne sert à rien de s'attendrir. Il la remercie de son accueil, s'installe près de l'abat-jour et de la cheminée. Elle lui sert avec aménité une assiette de biscuits-apéritif aux anchois accompagnés de fonds d'artichauts et d'un verre d'armagnac à l'arôme agréable qui le tonifie. Retrouvant ses ardeurs, apaisé, il plaisante :

— Ah, l'aubaine, quelqu'un d'affable comme vous ! Tant pis pour les tuiles perdues et l'arche détruite, je m'y abonne !

Affranchis de la réserve, ils restent jusqu'à l'aube à caqueter d'une manière arbitraire et parfois sur un ton sentencieux, car leurs arguments n'ont

guère de consistance. Alizé éprouve de l'attrait pour cet homme d'un abord accessible, taillé comme une armoire. Elle apprécie sa physionomie, ses accroche-cœurs châains sur les tempes, ses yeux radieux en amande. Son amabilité le rend séduisant.

Avec lui, pas de chicaneries, il réduit les explications à leur plus simple compréhension. Cette aventure sous averse détermine d'emblée la nature de leurs relations accommodantes et affectueuses. Abstraction faite de quelques réticences, il assouvit sa soif abondante de dire et Alizé, avide d'expulser ses frustrations, alterne entre l'audition et l'abus de polémiques ou de relances éclectiques, ce qui les maintient en éveil jusqu'à l'aurore. La première histoire qu'il évoque, réelle ou imaginaire, afflue à ses lèvres en réponse à la question que lui pose Alizé sur la terre d'origine de ses ancêtres.

Assis sur le fauteuil d'osier, les épaules baissées, il reste en attente et peu à peu la réaction nostalgique adoucit son visage austère. Rapidement, Alizé embraye et lui propose l'absorption d'un café à l'italienne, puis il livre ses confidences plus à lui-même qu'à un auditeur ou bien ressemble à un redoutable académicien s'habituant, en aparté, à démontrer sa théorie par recoupements. Bien qu'il lui en remontre, elle ne rechigne pas à faire le relevé de l'essentiel de ses propos, puisqu'il le désire et qu'elle y consent par sympathie. Elle y rajoute des notes en marge et la pagination recto-verso, en vue de réduire les errata. Quelques phrases un peu trop recherchées sont raturées, mais grâce à cette récolte, elle se métamorphose en membre d'une Académie savante, capable d'appréciations subtiles. C'est mieux que le raccommodage des chaussettes !

Ses ascendants, agriculteurs embourgeoisés de la région vosgienne, possédaient des arpents de terres agraires avec droit de pacage, près de la sous-préfecture. Son père, artilleur, servit comme sous-officier dans les Armées. Il se souvient d'une auberge entourée d'une haie d'aubépines, près d'un ruisseau qui serpentait à travers les prés. Il attrapait des asticots, s'en servait d'appâts pour pêcher la carpe et les ablettes. Sa mère pétrissait la pâte du pain aux enzymes (ou azymes), coupait les abats achetés chez le tripiier ou préparait l'aloyau tandis qu'il aidait son père à nettoyer les alvéoles des ruches, à rentrer l'avoine. Il l'admirait quand il menait une bête à l'abattoir ou procédait à l'abattage d'un chêne mort et qu'il lui transmettait son savoir-faire pour travailler l'argile.

Son père, écrasé par un char ennemi lors de la guerre des tranchées, ne survécut pas à ses blessures. La grand-mère maternelle, de condition aisée, adopte l'orphelin de dix ans pour qu'il ne soit pas cahoté de ci, de là. Ni acariâtre, ni angoissée, seule survivante, elle le soutient et opte pour l'abnégation. Instruite en autodidacte elle chante, conte des histoires d'autrefois. À son quatorzième anniversaire, l'adolescent au visage couvert d'acné, muni de son certificat d'études, fait preuve d'un tempérament aventureux. Soucieuse de son avenir, elle le rend autonome, lui préconise l'autocritique, lui donne un pécule et son trésor, le dictionnaire, dont elle fit l'acquisition. Un assignat de l'ère révolutionnaire lui sert de signet. Fière, elle allègue qu'il acquerra des informations anodines ou essentielles abordables, de l'époque antique à aujourd'hui. Égayée, elle ajoute à ces dons un avertissement :

— Je te l'ai répété, les enfants mis au cachot ne sont pas plus sages. Leur apprendre l'effort pour avoir accès à la connaissance est préférable. Sois audacieux, prouve-moi que tu as de l'agilité de pensée. Éperonné par

l'ambition, ne cède pas aux affres de l'échec et accommode-toi de ces exigences.

Animé d'aucun a priori, sans agitation, il accepte et certifie son consentement en avant-goût de la victoire.

— Bon, ne reste pas à califourchon, assieds-toi là, arrache une feuille de l'almanach, l'abonnement est résilié. Découpe vingt-six parts, sans te servir d'un accessoire. L'axe de ta pensée doit converger vers ton activité. Ce chien enragé qui aboie, je vais le chasser près de l'abreuvoir avec sa pâtée.

Armé de patience, à un rythme cadencé, il s'astreint à se concentrer sur ce problème peu ardu, plie la feuille en deux, puis en quatre, ainsi de suite jusqu'à ce qu'il obtienne seize sections. Le pliage suivant en produit trente-deux. Il retire les six superflues, en fait une boulette qu'il s'apprête à avaler, mais comme le feu crépite, il la lance dans les flammes et s'attaque à sectionner les carrés de même aire, sans les abîmer. L'aïeule, altière, félicite son action par des applaudissements :

— Acquis ! Admissible ! Avec ce crayon, écris les lettres de l'alphabet sur chacune des vingt-six découpes.

Conforté par son succès il s'y applique, malgré l'insecte qui gêne son avant-bras, attiré par le compotier d'abricots ; réservé, il hésite devant le « c » avec ou sans cédille.

— Maintenant n'utilise que ces lettres et compose une phrase dont les mots apparaissent dans un dictionnaire : substantifs, pronoms, articles, adjectifs, je ne les épelle pas tous mais t'avertis, tu es autorisé à ne poser qu'une question. Tu as une heure pour y aboutir. Tout laisse augurer que tu réussiras.

Il abonde en son sens, acquiesce sans réserve et, plein d'audace, donne son aval, tandis qu'elle ajuste ses lunettes, détend ses mains calleuses, saisit ses aiguilles et la pelote de laine angora qu'elle a cardée elle-même, tire le volet pour affaiblir l'écho des aboiements, assomme une araignée sortie du cagibi et s'installe sur le fauteuil. Il voudrait mettre l'accélérateur, mais adepte de la prudence, il se départit de l'arrogance pour ne pas cafouiller, s'absorbe dans ses réflexions, additionne les voyelles, passe à l'association des consonnes. B. D. ? Cette abréviation l'alerte. Et l'apostrophe ? Ne pas se tromper. Il trouve plus adéquat de s'abstenir que d'avoir recours à son joker et se méfie des aléas du hasard ou de l'amusement.